Document generated on 04/23/2024 1:58 p.m.

XYZ. La revue de la nouvelle

Insaisissable Madame Victoria

Catherine Leroux, *Madame Victoria*, Québec, Alto, 2015, 198 p.

David Dorais

Number 128, Winter 2016

URI: https://id.erudit.org/iderudit/83957ac

See table of contents

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)
1923-0907 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Dorais, D. (2016). Review of [Insaisissable Madame Victoria / Catherine Leroux, *Madame Victoria*, Québec, Alto, 2015, 198 p.] *XYZ. La revue de la nouvelle*, (128), 87–91.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2016

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Insaisissable Madame Victoria

Catherine Leroux, *Madame Victoria*, Québec, Alto, 2015, 198 p.

La récipiendaire du prix Adrienne-Choquette 2016 a été Catherine Leroux pour son recueil *Madame Victoria*. Il s'agit de sa troisième œuvre publiée (toutes chez Alto), après *La marche en forêt* et *Le mur mitoyen*. Le jury a souligné les nombreuses qualités de ce livre, que ce soit sa « structure ingénieuse et fructueuse » ou son « imaginaire singulier, nettement circonscrit par le style souvent brillant ou percutant ».

Le point de départ de ce recueil est un fait divers dont les mémoires n'ont peut-être pas toutes gardé la trace : à l'été 2001, un squelette a été découvert dans un boisé situé près du stationnement de l'hôpital Royal Victoria à Montréal. Malgré l'enquête qui a été menée, on n'a jamais réussi à faire la lumière sur l'identité de ce corps abandonné. Tout au plus a-t-on pu, par expertise médicale, déterminer qu'il s'agissait d'une femme blanche âgée d'une cinquantaine d'années, souffrant d'arthrite et d'ostéoporose. Mais impossible de savoir qui elle était. Plusieurs personnes se sont manifestées pour faire valoir leur relation avec la victime, sans qu'aucun lien indubitable puisse jamais être établi. Madame Victoria, comme on s'est mis à la nommer, est demeurée une énigme.

Et c'est là où la littérature intervient, pour s'emparer de ce sujet anecdotique, qui aurait pu rester une autre affaire irrésolue, et le transformer en matière à récit. Le livre s'ouvre sur la découverte du squelette par un infirmier. Revenant de son quart de travail, il remarque un crâne qui se trouve contre un butoir du stationnement. Au long de

l'œuvre, l'infirmier continuera d'être obsédé par la mystérieuse femme que le hasard a mise sur son chemin (voire qui l'a choisi, lui, pour se manifester au monde depuis l'au-delà). Chaque fois qu'il retournera à sa voiture, il pensera de nouveau à Madame Victoria, à qui elle est, à ce qu'elle a subi, aux épreuves qu'elle a traversées pour aboutir, misérable cadavre, sur l'asphalte d'un hôpital montréalais. Dans la suite du recueil, des textes intercalaires le montrent qui entre en relation avec d'autres personnes, comme sa fille, un journaliste ou la détective chargée de l'enquête, et partage avec elles sa fascination pour cette pauvre inconnue abandonnée, qui arbore pourtant le nom de la plus grande souveraine que l'Angleterre ait connue.

Les quelques textes intercalaires séparent les nouvelles proprement dites, au nombre de dix, plus un onzième texte de conclusion, sorte d'épilogue où l'héroïne prend elle-même la parole. Chaque nouvelle porte un titre court commençant par le nom de la victime : « Victoria boit », « Victoria dehors », « Victoria à l'horizon », « Victoria Kumari », « Victoria dans le temps »… Chacun de ces textes constitue un portrait de femme, un portrait de qui Madame Victoria aurait pu être. Il s'agit d'une suite de vies potentielles, très différentes les unes des autres. Dans un cas, il peut s'agir d'une femme d'affaires dure et acharnée trop portée sur la bouteille ; dans un autre, d'une voyageuse temporelle expédiée à notre époque depuis le XXVe siècle ! Ces histoires n'ont en commun qu'une vague structure : une femme, après divers avatars, meurt sur le mont Royal. Ce dénouement imposé par l'anecdote de départ pèse sur les récits en leur conférant une sorte de fatalité. Le lecteur fait face à une tension presque tragique, car il sait que, chaque fois, quoi qu'il se passe, l'histoire finira dans la mort. Il ne peut qu'observer le personnage principal se débattre, impuissant à échapper à son sort macabre.

L'un des plus grands intérêts du recueil, l'une de ses plus grandes forces, se trouve dans le large spectre des genres que l'auteure parvient à couvrir. Les premiers textes sacrifient à un réalisme assez strict. Ils proposent des hypothèses

plausibles sur l'identité de Madame Victoria. Ainsi, « Victoria dehors » présente l'histoire d'une jeune femme, une fille-mère, qui vit dans la pauvreté avec son enfant, ne sachant comment en prendre soin. Il mourra, et la jeune femme, ayant perdu la raison, deviendra une itinérante, parcourant les rues à la recherche de son bébé disparu. Les premières nouvelles s'enchaînent, offrant divers portraits ancrés dans la réalité contemporaine. Mais à partir de la moitié du livre environ, la trajectoire s'incurve. L'auteure a-t-elle considéré qu'elle avait fait le tour des possibilités, qu'elle avait complété la peinture de celle qu'aurait pu être la victime ? Ou s'est-elle lassée d'écrire les uns après les autres des récits vraisemblables et pondérés ? Toujours est-il qu'elle s'accorde de plus en plus de fantaisie. Elle se permet de raconter des histoires qui, au vu de l'anecdote de départ, la découverte d'un cadavre en 2001, n'ont plus aucun sens. Par exemple, dans l'une des nouvelles, Victoria est une esclave noire qui vit dans le Montréal du XIXe siècle et qui, par dépit amoureux (son maître ne pouvant l'épouser malgré ses idéaux), décide de mettre le feu à la ville (« Victoria amoureuse »). Ailleurs, elle est un fantôme qui hante les couloirs de l'hôpital Royal Victoria (« Victoria en filigrane ») ou encore une petite fille qui, après un fléau ayant ravagé le monde, est vénérée telle une déesse et empêchée de poser le pied par terre (« Victoria Kumari »). Sans rien perdre de leur solidité narrative ni de leur cohérence, les récits deviennent de plus en plus originaux, passant du drame historique au délire fantastique. Ils se développent en de formidables kaléidoscopes d'images, sortes de vertiges sortis d'une imagination maîtrisée mais lancée au galop. Voici comment la sainte Kumari décrit ses fidèles adorateurs : « Ils m'ont purifiée, les tisons, les cloches ardentes, les mains des prêtres enduites d'une huile qui pénétrait la peau comme une langue de serpent. Ils ont dansé. J'ai fermé mes deux yeux et j'ai ouvert le troisième. J'ai vu l'or, les étoffes, les autels sculptés de l'intérieur du palais du Zénith. Dehors, la ville n'était plus grise, mais dorée. » Le recueil de Catherine Leroux constitue ainsi

non pas un simple amalgame de textes disparates, mais un parcours allant du réalisme au fantastique, de l'observation aiguë à l'inventivité sans retenue.

À travers toutes ces nouvelles, ce qui se pose est la question de l'identité. Qui est Madame Victoria ? Quel est son véritable nom ? Le langage n'apparaît ici que comme un pauvre expédient pour essayer de donner de la substance à ce spectre évanescent. Coller un nom de convention sur du vide, broder des récits autour d'une absence ne pourront jamais faire revivre la victime ni rendre hommage à qui elle a été réellement. Le pouvoir salvateur de la littérature a des limites, l'art ne peut pas tout racheter. La page couverture offre l'image d'une femme dont le visage est décomposé en quelques dizaines de fragments : en désordre, des bouts de chevelure, de cou, de front, de bouche s'entremêlent. Et au centre se déploie un trou blanc, un vide circulaire ayant vaguement la forme d'une étoile à seize branches, signe que les tentatives de recomposition finissent par achopper. À l'oméga du recueil, une voix prend la parole, à la première personne, pour répéter le même message, pour redire que la vérité nous échappe. À tenter encore et encore de trouver du sens, on multiplie les hypothèses et on débouche sur l'infini de l'inconnu : « Je m'appelle Victoria, mais ce n'est pas mon vrai nom. Car ceux qu'on me donne sont tous inexacts. Je possède tous les noms du monde, les paroles de tous ceux qui ont vécu avant moi. […] Je suis courage, je suis vestige, je suis pont. Je suis lumière. Je me nomme victoire comme pour dire "la dernière". L'ultime survivante. Je m'appelle amour et guerre. Je m'appelle éon. Je suis une éternité, je suis tout, puis plus rien. »

Le fait que la victime soit une femme n'a pas échappé à l'auteure, qui confiait, lors d'une rencontre au cégep François-Xavier-Garneau à Québec en avril 2016, qu'elle considérait avoir écrit une œuvre féministe. Il lui a semblé signifiant que ce personnage abandonné et anonyme, peut-être victime d'un crime, soit de sexe féminin. N'est-ce pas un symbole que les femmes, du moins certaines d'entre

elles, sont les laissées-pour-compte de notre société ? Dans l'un des textes intercalaires, un journaliste évoque différents tueurs en série, notamment Robert Ben Rhoades. Celui-ci désignait ses proies comme étant « *the invisible people* ». Il voulait dire par là que certaines femmes, les pauvres, les itinérantes, les prostituées, les Amérindiennes, pouvaient se volatiliser de la surface de la terre sans que quiconque s'en préoccupe. Elles existaient si peu de leur vivant que leur mort n'affectait personne. Le livre de Catherine Leroux se veut donc un modeste hommage à toutes les femmes disparues dans l'indifférence. Au-delà de cette prise de position, c'est un magnifique accomplissement littéraire, une œuvre de grande sensibilité et d'inventivité foisonnante qui mérite la lecture et la relecture.

David Dorais

L'histoire fragmentée de Florence et Laure

Kiev Renaud, *Je n'ai jamais embrassé Laure*, Montréal, Leméac, 2016, 83 p.

Le recueil *Je n'ai jamais embrassé Laure* est le deuxième livre de Kiev Renaud, qui n'en est pas à ses premières armes dans le domaine littéraire. En effet, en plus d'avoir publié *Princesses en culottes courtes* en 2007, elle est doctorante à l'Université McGill en littérature française et membre du comité éditorial de la revue *Contre-jour*. Elle a fait paraître des nouvelles au Québec et en France, où elles ont été récompensées respectivement par le Prix de la nouvelle Radio-Canada et le Prix du jeune écrivain de langue française.

Son plus récent ouvrage consiste en un recueil de onze textes qui racontent la relation, de l'enfance jusqu'à l'âge adulte, entre Florence et Laure. Chacun des deux personnages narre quelques récits, les autres étant confiés à la voix de Cassandre, la fille que Florence a eue avec un homme qu'elle a épousé, mais avec lequel elle partage une vie de couple